Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 15 (1882)

Buchbesprechung: Philosophie

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

III

Malgré tout, ce volume, dans son ensemble, est intéressant, et il préservera certainement de l'oubli le nom de Frédéric Rambert si digne, à tous égards, d'être conservé dans les annales de l'Eglise chrétienne.

Qu'il nous soit permis, au terme de notre analyse et de nos critiques, de citer ici un passage non publié de la dernière lettre que nous écrivait notre ami, datée du 21 janvier 1878, et qui ne nous explique que trop sa fin prématurée : « Il n'est que trop vrai, mon silence se prolonge à ton égard, et même il s'est prolongé plus de quinze jours encore depuis ta dernière communication. C'est que je suis littéralement harcelé : leçons à la faculté, leçons au collège Galliard, leçons chez moi, pensionnaires, famille, Chrétien évangélique, Revue de théologie, société de théologie, affaires de pupille, école du dimanche, etc., etc..... Mes journées, et souvent mes nuits, n'y suffisent décidément plus. Quand il m'arrive d'avoir terminé ma besogne la plus pressée vers minuit, je me mets quelquefois à écrire une lettre, comme c'est le cas aujourd'hui ; mais quand le travail me pousse jusqu'à deux heures du matin, ce qui est presque l'ordinaire, je n'ai décidément plus le courage d'entamer ma correspondance, et mes pauvres lettres, toujours renvoyées de lendemain en lendemain, attendent indéfiniment. »

EUG. BARNAUD.

PHILOSOPHIE

ED. ZELLER. — LA PHILOSOPHIE DES GRECS AVANT SOCRATE [1].

La *Revue* a signalé en son temps le premier volume de cette importante traduction de l'œuvre capitale de Zeller. Il paraît que l'entreprise a eu un succès marqué. C'est à tel point que le public s'est plaint que le traducteur ne menait pas son œuvre assez ronde-

[1] *La Philosophie des Grecs considérée dans son développement historique*, par Edouard Zeller, professeur de philosophie à l'université de Berlin.

ment. Voilà certes un sentiment nouveau et des plus réjouissants en France, où, depuis Descartes, on avait perdu tout goût enthousiaste pour les matières de la philosophie. Réclamé par d'autres devoirs, qui ne lui permettaient pas de marcher au pas de ses lecteurs, M. Boutroux a cru devoir confier le soin de sa traduction à des plumes plus alertes.

« Encouragée par le suffrage des hommes compétents et par la souscription du Ministère de l'instruction publique, la maison Hachette est résolue à poursuivre la publication de la *Philosophie des Grecs*. Quant à moi, ajoute M. Boutroux, j'ai dû renoncer à un travail qu'il m'est impossible de mener avec la rapidité nécessaire, et, avec l'autorisation de M. le professeur Zeller, je remets la continuation de cette traduction aux mains de collaborateurs distingués et zélés, qui, se partageant la tâche, la mèneront plus promptement à bonne fin. MM. Lucien Lévy et Jules Legrand, professeurs agrégés de philosophie, ont entrepris la traduction du second volume de l'original, comprenant Socrate et Platon ; M. Gérard, professeur de philosophie à la Faculté des lettres de Nancy, s'est chargé du volume consacré à Aristote. »

Grâce à ces précautions, la publication ne se poursuivra pas seulement, mais elle conservera les qualités précieuses que l'initiateur, M. Boutroux, a su lui donner dans les deux premiers volumes.

Voici d'ailleurs quelques pages du second volume ; en même temps qu'elles feront connaître la traduction, elles présenteront sous un jour assez nouveau pour le public de langue française une des phases les plus curieuses de l'esprit grec.

Rôle historique et caractère de la sophistique. — Si nous essayons de porter un jugement d'ensemble sur le caractère et la place historique de la sophistique, nous rencontrons tout d'abord une difficulté. On a donné, à l'origine, le nom de sophistes non seulement à des maîtres enseignant en différentes branches, mais encore à

Première partie : la Philosophie des Grecs avant Socrate, traduite de l'allemand avec l'autorisation de l'auteur, par Emile Boutroux, maître de conférences à l'école normale supérieure. — Tom. II, les Eléates, Héraclite, Empédocle ; les Atomistes, Anaxagore ; les Sophistes. — Paris, Hachette et Ce, 1882.

des hommes d'opinions diverses. Qui nous autorise à distinguer, dans le nombre, certains individus, pour leur appliquer le nom de sophistes à l'exclusion des autres ? Qui nous autorise à parler de la *sophistique* comme d'une doctrine ou d'une tendance d'esprit déterminée, alors qu'il n'existait ni principe ni méthode communs à tous ceux que nous appelons sophistes ?

Grote a, de nos jours, comme on sait, beaucoup insisté sur cette objection. Les sophistes, selon lui, ne formaient pas une école, mais une classe sociale dans laquelle les opinions et les caractères les plus opposés avaient leurs représentants ; et si l'on avait demandé à un Athénien contemporain de la guerre du Péloponèse quels étaient les plus fameux sophistes de son pays, il n'aurait pas manqué de nommer Socrate en première ligne.

Mais tout ce qui suit immédiatement de cette remarque, c'est que le langage moderne donne au terme de sophiste un sens plus restreint que le sens primitif. Or, cette modification ne serait illégitime que si l'on était hors d'état d'indiquer un trait commun correspondant à la signification actuelle du mot. Mais ce trait existe. Si les hommes que nous avons coutume de ranger parmi les sophistes ne sont pas unis entre eux par des principes communs, admis par tous, on ne peut cependant méconnaître la parité de leur caractère. Cette parité se manifeste non seulement dans leur situation commune de professeurs, mais encore dans leur attitude générale en face de la science contemporaine, dans leur aversion pour les études physiques, et, d'une manière générale, pour les recherches purement théoriques, dans leur souci exclusif des talents pratiquement utiles, dans le scepticisme dont la plupart et les plus considérables d'entre eux font ouvertement profession, dans l'art de la dispute, où la plupart s'exercent et raffinent, dans leur conception formelle et technique de la rhétorique, dans la libre critique et l'explication naturaliste de la croyance aux dieux, dans ces idées sur le droit et la coutume dont le scepticisme de Protogoras et de Gorgias sème déjà les germes, encore qu'elle ne prenne que plus tard une forme arrêtée. Sans doute, tous les sophistes, pris un à un, ne présentent pas à la fois tous ces caractères ; mais plusieurs de ces caractères se rencontrent en chacun d'eux. La tendance est visiblement la même chez

tous, et, sans fermer les yeux sur les différences individuelles, nous avons le droit de considérer tous ces hommes comme les représentants d'une même forme de culture intellèctuelle.

Quel jugement devons-nous maintenant porter sur la valeur, le caractère et la signification historique de la sophistique?

A considérer tous les côtés choquants et faux de la sophistique, on pourrait être tenté d'adopter l'opinion qui, autrefois, était universellement admise et qui n'a pas manqué de partisans, même dans les temps modernes. Selon cette opinion, la sophistique ne serait autre chose qu'une dégénération et une déviation de la philosophie, laquelle ayant perdu tout sérieux scientifique et tout sens de la vérité, se serait abîmée, sous l'influence des motifs les plus bas, dans le vide d'une fausse sagesse et dans une éristique vénale; la sophistique, en un mot, ne serait que l'immoralité et la frivolité mises en système. *Mais cette opinion est injuste, et ç'a été*, dans ces derniers temps, un progrès incontestable du sens historique que de l'abandonner. Désormais, non seulement nous déchargeons les sophistes des fausses accusations dirigées contre eux, mais encore, là même où leurs idées sont étroites et erronées, nous reconnaissons qu'elles ont une origine légitime et qu'elles sont le produit naturel du développement historique de l'esprit humain.

Déjà l'influence considérable que ces hommes ont exercée, le tribut d'hommages que plusieurs d'entre eux obtiennent, même de leurs adversaires, devraient nous empêcher de voir en eux les bavards frivoles et les charlatans de philosophie dont on nous parle. On a beau insister sur la perversité d'une époque dégénérée, laquelle, précisément à cause de son manque d'idée et de conviction, a trouvé dans la sophistique l'exacte expression de son état d'esprit; l'homme qui, dans une période quelconque de l'histoire, fût-ce la plus corrompue, prononce le mot de l'époque et prend la tête du mouvement intellectuel, celui-là pourra être mauvais, mais on ne pourra le considérer comme insignifiant. Il s'en faut d'ailleurs que l'âge qui a admiré les sophistes fût exclusivement une période de décadence et de dissolution. Cet âge est aussi l'époque d'une haute civilisation, unique en son genre; c'est le

siècle de Périclès et de Thucydide, de Sophocle et de Phidias, d'Euripide et d'Aristophane. Et ce ne sont pas les hommes les plus mauvais ou les moins importants de cette génération, ce sont ses plus grands hommes qui recherchent les chefs de la sophistique et profitent de leur commerce. Si les sophistes n'avaient eu à communiquer qu'une sagesse illusoire et une rhétorique vide, ils n'auraient pas exercé sur leurs contemporains une si puissante influence ; ils n'auraient pas servi de point d'appui à cette grande évolution des sentiments et des idées du peuple grec qui se produit à cette époque. L'esprit si grave et si cultivé d'un Périclès ne se serait pas complu dans leur société ; un Euripide ne les aurait pas tenus en estime ; un Thucydide ne se serait pas mis à leur école; un Socrate ne leur aurait pas adressé des disciples ; ils n'auraient même pu attirer à eux d'une manière durable des contemporains de ces grands hommes tels que Critias et Alcibiade, qui, pour avoir dégénéré, du moins ne manquaient pas d'esprit. Quelle qu'ait été la raison du charme qu'exerçaient l'enseignement et les discours des sophistes, nous sommes déjà en droit d'en conclure qu'ils apportaient quelque chose de nouveau et de considérable, au moins pour le temps.

En quoi consistait cet élément nouveau ? C'est ce qui va ressortir des recherches qui précèdent. Les sophistes sont les émancipateurs de leur temps, les encyclopédistes de la Grèce. Ils ont les avantages et les inconvénients de ce rôle. On ne peut le nier : les hautes spéculations, le sérieux moral, l'esprit scientifique qui s'absorbe dans la considération des choses, cet esprit que nous avons si souvent occasion d'admirer chez les philosophes antérieurs ou postérieurs, tout cela fait défaut chez les sophistes. Ils apparaissent comme pleins de prétention et de forfanterie. Leur vie vagabonde, leurs leçons salariées, leur empressement à quêter des élèves et du succès, leur rivalité mesquine, leur jactance, souvent ridicule, forment un contraste remarquable avec le dévouement à la science d'un Anaxagore et d'un Démocrite, avec la grandeur simple d'un Socrate, avec la noble fierté d'un Platon. Leur doute étouffe en son germe toute tendance scientifique ; leur éristique aboutit pour tout résultat à la confusion de l'interlocuteur ;

leur éloquence, calculée pour l'apparence, est au service de l'injustice aussi bien que de la vérité; leurs idées sur la science sont basses, leurs principes moraux sont dangereux. Même les meilleurs et les plus grands d'entre eux ne sont pas tout à fait exempts de ces défauts. Ni Protagoras ni Gorgias ne prétendaient se mettre en contradiction avec les mœurs régnantes; ils n'en ont pas moins jeté les fondements du scepticisme scientifique, de l'éristique et de la rhétorique sophistique, et, par suite, indirectement, de la négation de toute loi morale universelle. Prodicus a loué la vertu dans un langage éloquent, mais il ressemble trop, dans son ensemble, à Protagoras, à Gorgias et à Hippias, pour que nous puissions le retrancher de la liste des sophistes ou le citer comme prédécesseur de Socrate en un autre sens que les autres. Chez d'autres enfin, comme Thrasymaque, Euthydème et Dionysodore, dans toute la foule des disciples et des imitateurs serviles, nous voyons apparaître, dans leur repoussante nudité, les doctrines exclusives et exagérées qui résultaient des principes sophistiques.

Mais il ne faut pas oublier que ces défauts ne sont, avant tout, que la face de derrière ou la forme dégénérée d'une importante et légitime tentative; et l'on ne méconnait pas moins gravement le caractère propre des sophistes et la valeur des services qu'ils ont rendu, lorsqu'on ne voit en eux que des destructeurs, que lorsqu'on les traite à la manière de Grote, comme de simples représentants de la conception de la vie en honneur chez les anciens Grecs. L'époque antérieure s'était bornée, pour la conduite de la vie, à la tradition morale et religieuse; pour la science, à la considération de la nature. Tel avait été du moins le caractère dominant, sauf, comme il arrive toujours, quelques exceptions qui annonçaient et préparaient une nouvelle forme de culture. Avec la sophistique se dégage la conscience que ces objets ne suffisent pas, que l'homme ne peut attacher de valeur qu'à ce qui obtient sa conviction personnelle, à ce qui acquiert pour lui un intérêt personnel. C'est, en un mot, le principe de la subjectivité qui se met en avant. L'homme perd le respect que lui inspirait le donné en tant que donné. Il ne veut plus tenir pour vrai que ce qu'il a examiné; il ne veut plus s'occuper de ce qui n'a point d'utilité pour lui. Il veut agir par ses propres lumières, tourner à son pro-

fit tout ce qui lui arrive, être partout chez lui, dire oui ou non sur toute chose. Le désir d'une culture universelle s'éveille en l'homme, et la philosophie se met au service de ce désir.

Mais comme c'est la première fois qu'on entre dans cette voie, on ne réussit pas du premier coup à y marcher avec rectitude. L'homme n'a pas encore discerné en lui le point où il faut se placer pour voir l'univers sous son vrai jour et garder l'équilibre dans sa conduite. La science telle qu'elle existe, ne suffit plus aux besoins de l'intelligence : on la trouve trop restreinte, on juge ses concepts fondamentaux incertains et contradictoires. Les réflexions par lesquelles les sophistes amenèrent ces idées à la lumière de la conscience ont une incontestable valeur, et l'on ne doit pas notamment rabaisser l'importance du scepticisme de Protagoras pour les questions relatives à la théorie de la connaissance. Mais, au lieu de compléter la physique par une éthique, les sophistes rejettent entièrement la physique ; au lieu de se mettre en quête d'une nouvelle méthode scientifique, ils nient la possibilité de la science. Il en est de même dans le domaine moral. Les sophistes remarquent à bon droit que la vérité d'un principe, que le caractère obligatoire d'une loi, ne sont pas suffisamment garantis par l'existence de cette loi dans les faits, que la coutume n'est point, à elle seule, une preuve suffisante de la nécessité de la chose. Mais, au lieu de chercher dans l'essence des opérations et des relations morales les raisons intrinsèques de l'obligation, ils se contentent d'un résultat négatif, consistant à dénier toute valeur aux lois existantes, et à rejeter les mœurs et les opinions traditionnelles ; et leur négation ne laisse subsister comme élément positif que l'action fortuite de l'individu, sans loi ni principe généraux pour la règler, c'est-à-dire le caprice et l'intérêt personnels.

Telle est aussi l'attitude des sophistes en face de la religion. Nous ne pouvons leur faire un reproche d'avoir douté des dieux populaires et d'avoir vu en eux des créatures de l'esprit humain ; nous devons même tenir pour considérable l'importance historique de ce doute. Ici encore, leur seul tort est de n'avoir su compléter cette négation par aucune affirmation, d'avoir sacrifié, avec la croyance aux dieux populaires, toute religion en général. Par là, l'œuvre d'émancipation des sophistes est, dans son essence, super-

fisielle et étroite, dépourvue de caractère scientifique, et dangereuse dans ses résultats. Mais tout ce qui nous paraît trivial ne l'était pas pour les contemporains des premiers sophistes ; et beaucoup de fautes dont la gravité a été révélée par l'expérience et par le temps n'étaient pas faciles à éviter au début. La sophistique est le fruit et l'instrument de la plus profonde révolution qui ait eu lieu dans les idées et dans la vie intellectuelle du peuple grec. Ce peuple était au seuil d'une ère nouvelle : il voyait s'ouvrir devant lui la perspective d'une liberté et d'une civilisation inconnues. Avons-nous le droit de nous étonner que ces hommes aient été pris de vertige sur les hauteurs qu'ils avaient si vite gravies, que, dans cet énivrement d'eux-mêmes, ils soient allés trop loin, qu'ils ne se soient plus cru liés par des lois qu'ils voyaient sortir de la volonté humaine, qu'ils aient tenu toute chose pour des phénomènes subjectifs, par cette raison que nous voyons toute chose dans le miroir de notre conscience? La science antérieure apparaissait comme une illusion, et l'on n'avait pas encore trouvé de science nouvelle. Les puissances morales existantes étaient incapables de rendre raison de leur droit, et la loi supérieure qui gît dans l'âme de l'homme n'était pas encore connue. On voulait franchir les bornes de la philosophie de la nature, de la religion de la nature, de la morale de la nature ; et qu'avait-on à mettre à leur place? Rien que la subjectivité empirique, soumise aux impressions extérieures et aux penchants des sens. C'est ainsi qu'en voulant s'affranchir du donné, on retomba sous la dépendance immédiate de ce même donné ; c'est ainsi qu'une tentative qui était légitime quant à sa tendance générale engendra, par suite de son caractère exclusif, des résultats funestes pour la science et pour la vie.

Mais cet exclusivisme était inévitable, et l'histoire de la philosophie n'a pas non plus sujet de s'en plaindre. Si la fermentation de l'époque à laquelle les sophistes appartiennent a fait monter à la surface beaucoup de matières troubles et impures, la pensée devait subir cette fermentation pour devenir la limpide sagesse de Socrate. Il a fallu à l'Allemagne la période dite d'émancipation intellectuelle (Aufklärung) pour avoir un Kant : il a fallu aux Grecs la sophistique, pour avoir un Socrate et une philosophie socratique.